

DEUXIÈME PARTIE

Le "Frontpartij",

Le maximalisme flamingant au front, pour la minorité dirigeante, est une répercussion des menées activistes en Belgique occupée et dans les camps de prisonniers. Pour les autres, c. à d. pour la grande majorité de ceux qui y adhèrent, ce mouvement n'était guère la résultante de griefs linguistiques. La longue durée de cette guerre particulièrement atroce, le complet isolement de tous ceux qui sont chers, et, surtout peut-être, les grandes et les petites misères de cette lutte de tranchées, si désespérante dans son angoissante uniformité : tout ceci finit par créer une atmosphère de lassitude et de mécontentement, qui devait infailliblement contribuer au succès de tout mouvement à allures révolutionnaires, peu importait de quelles idées, de quels griefs il se réclamait. Après les deux premières années de guerre, toutes les armées connurent, de ce côté, des moments critiques. Les Français eurent e. a. les graves incidents du Chemin des Dames, et l'armée allemande elle-même, avec sa discipline de fer, fut loin d'être épargnée.

Il est nécessaire d'insister sur ce point, pour couper dans sa racine la dangereuse légende, d'après laquelle le mouvement maximaliste flamand au front ne serait qu'une conséquence du « *martyre du soldat flamand, pour son seul crime d'être Flamand* ».

Devant l'invasion allemande, le peuple belge tout entier s'était dressé, d'un même mouvement spontané, pour la défense de sa liberté, de ses droits et de son honneur. On ne connaissait plus qu'un seul drapeau, on ne connaissait plus qu'une seule devise. Les enrôlements volontaires ne se comptaient pas, surtout de la part des intellectuels, dont la majeure partie n'avait pas été touchée par les lois sur la milice. On se rappelle que Borms lui-même, qui devait jouer dans la suite un si funeste rôle, engagea ses adeptes à prendre du service contre les envahisseurs.

Seules des victoires des Alliés auraient pu maintenir pendant assez

longtemps cette situation idéale. Mais comme, par contre, la fortune des armes semblait sourire aux Allemands, du moins aux yeux de la masse, il y eut bientôt, parmi l'élément civil, des désertions morales, des trahisons ; et des intérêts particularistes, un instant oubliés, — ceux-là surtout qui s'harmonisaient avec les intérêts allemands — primèrent. C'est ainsi que nous assistâmes dès octobre 1914, — sans qu'il y eût la moindre provocation de la part du camp wallingant — à la fondation de « *Vrij Vlaanderen* » à Gand, cette association qui, avant Noël 1914, avait déjà décidé que la Belgique devait périr, et que la Flandre devait être rattachée à l'Allemagne (Cfr. Début de la 1^e partie).

Il va de soi, qu'à ce moment, il n'y avait aucunement lieu de craindre quelque chose ne fût-ce que d'approchant au sein de l'armée. Dans la suite ininterrompue de travaux, de marches, de veilles et de combats, nos hommes, toujours presque épuisés, toujours farouchement braves, mais, hélas, si peu souvent victorieux, n'avaient plus conscience d'être Flamand ou Wallon, d'être ouvrier ou étudiant ; ils ne se sentaient plus qu'une seule chose : « *soldat* ».

Mais dans la monotonie et l'isolement, bien plus grands encore pour l'armée belge que pour les autres armées alliées et ennemies, inévitablement, surtout chez les intellectuels, le civil devait reparaître sous le militaire, le cerveau devait revivre sous le mécanisme de la discipline.

Dans les cantonnements, dans les lieux de repos, ces intellectuels rencontrèrent leurs connaissances d'avant-guerre, ils furent tout heureux de ne plus être seuls, ils cherchèrent à se revoir le plus souvent possible, et à charmer leurs loisirs de la façon la plus agréable et la plus utile : *l'étude* et la *discussion*.

Parmi ces intellectuels, il y avait beaucoup d'étudiants et jeunes ex-étudiants flamands des Universités de Louvain et de Gand. Il faut avoir vécu parmi ceux-ci, il faut avoir pu se rendre compte de leur magnifique esprit de franchise, de bonté et d'idéalisme (ceci sous une écorce un peu rude qui indispose peut-être au premier abord), pour saisir tout le tragique des événements qui vont se dérouler. *Sans aucun doute*, leur âme a été *empoisonnée* par des gens n'appartenant pas à leur milieu.

— Telle était la situation au début de 1916. A cette époque, les hommes du front avaient, grâce aux journaux et à la correspondance, des rapports assez réguliers avec la Hollande et les camps de prisonniers en Allemagne, et pouvaient se renseigner de cette façon, plus ou moins sérieusement, sur ce qui se passait en pays occupé.

Comme ici l'activisme commençait à battre son plein, et que, par contre-coup, en Hollande et dans les camps de prisonniers en Allemagne aussi, on s'occupait vivement du mouvement flamand, les uns dans un esprit de parfait loyalisme, les autres d'après la formule activiste, le sujet courant d'étude et de discussion devint tout naturellement pour ces intellectuels *la question flamande*. Et comme, dans un but tout-à-fait louable de récréation intellectuelle et d'éducation générale, ces intellectuels avaient organisé des « *cercles d'étude* », auxquels étaient conviés aussi des soldats moins instruits, on eut bientôt au front tout un appareil de *propagande flamande*.

Si, à ce moment, le *gouvernement du Hâvre* avait attentivement examiné la situation, sans parti-pris aucun, et s'il avait agi en conséquence avec tact et avec sens politique, il est plus que probable qu'on n'aurait jamais connu de mouvement flamingant révolutionnaire à l'armée, et que le clan des instigateurs sournois en eût été pour ses frais. Si nous insistons sur ce fait, c'est encore pour aller à l'encontre de cette légende perfide, selon laquelle le mouvement maximaliste flamand au front ne serait qu'une conséquence « *du martyr du soldat flamand, pour son seul crime d'être Flamand.* »

Seconde moitié de 1916.

Le mouvement flamand au front, quoique restant toujours de quelques étapes en arrière, surtout en ce qui concerne les rapports avec l'ennemi, se développe parallèlement au mouvement activiste en pays occupé, et devient, sous les influences externes et les poussées internes, un courant violent qu'il n'est plus possible d'arrêter tout simplement, mais qu'on aurait pu facilement encore endiguer et conduire.

M. Frans Van Cauwelaert, en Hollande, avec son journal « *Vrij België* » (Libre Belgique) et son « *Belgisch Vlaamsch Verbond* » (« Association flamande belge »), quoique répondant sans doute, du moins au début, au désir de grouper les Flamands autour d'un programme loyaliste afin de les soustraire à l'effet de la propagande activiste, commit une première faute en étendant, dans le but de s'assurer de nouveaux suivants, sa propagande, toute loyaliste qu'elle fût, à l'armée. Le bon sens, autant que le patriotisme, aurait dû lui dire, que la politique peut être salulaire aux civils, *mais qu'en temps de guerre surtout, une armée où elle s'infiltré court les plus grands risques*. D'autant plus qu'il y avait déjà au sein même de l'armée assez de personnes fougueusement férues de lutte flamingante à outrance et étrangement inconscientes de la gravité du moment, pour qu'on eût pu se passer de tribuns et d'agitateurs du dehors.

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
